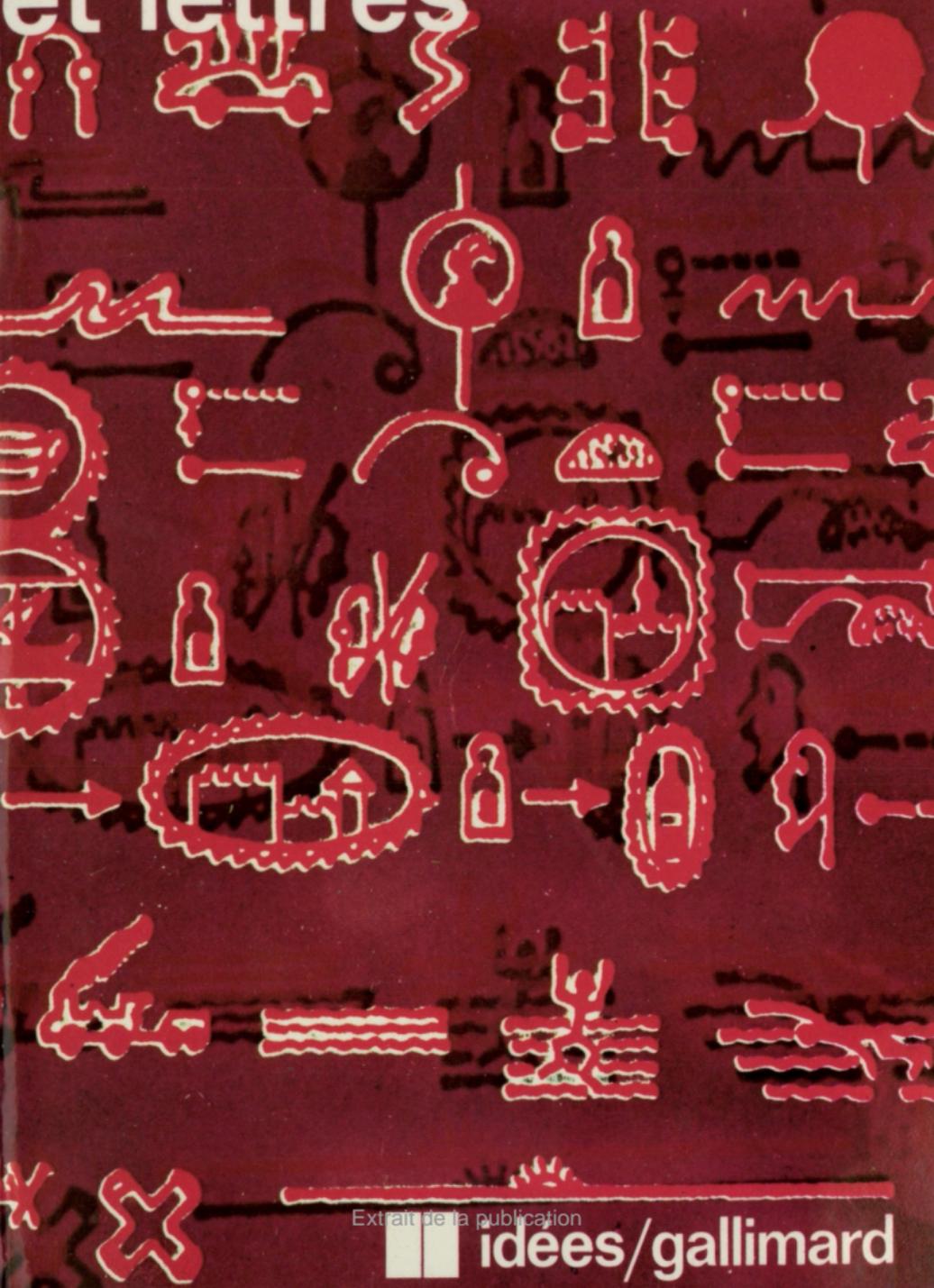


raymond queneau bâtons, chiffres et lettres



Extrait de la publication



idées/gallimard

COLLECTION IDÉES

Raymond Queneau

**Bâtons,
chiffres et
lettres**

**EDITION REVUE
ET AUGMENTÉE**

nrf

Gallimard

© *Éditions Gallimard, 1965.*

Extrait de la publication

PRÉLIMINAIRES	9
<i>Écrit en 1937</i>	11
<i>Technique du roman</i>	27
<i>Conversation avec Georges Ribemont-Dessaignes</i>	35
<i>Langage académique</i>	49
<i>On cause</i>	53
<i>Connaissez-vous le chinook ?</i>	57
<i>Il pourrait sembler qu'en France...</i>	61
<i>Écrit en 1955</i>	65
PRÉFACES	95
<i>Bouvard et Pécuchet, de Gustave Flaubert</i>	97
<i>Moustiques, de William Faulkner</i>	125
<i>Notre-Dame de Paris, de Victor Hugo</i>	135
<i>Rendez-vous de juillet, de Jean Queval</i>	143
LECTURES POUR UN FRONT	157
HOMMAGES	221
<i>La symphonie inachevée</i>	223
<i>Une belle surprise</i>	229
<i>Une traduction en joycien</i>	239
<i>Jacques Prévert, le bon génie</i>	243
<i>Fantomas</i>	259
<i>Defontenay</i>	261

Bâtons, chiffres et lettres

GRAPHIES	273
<i>Pictogrammes</i>	275
<i>Délire typographique</i>	285
<i>What a life!</i>	293
<i>Miró ou le poète préhistorique</i>	305
LITTÉRATURE POTENTIELLE	317
NOTES	347
<i>Références</i>	349
<i>Note additionnelle à la p. 62 et relative à Joseph Staline</i>	350
<i>Note additionnelle à la p. 193 et relative à André Breton</i>	351
<i>Note additionnelle à la p. 147 et relative à la néoténie</i>	352
INDEX	355

La première édition de ce livre a paru en 1950. La présente en diffère par l'adjonction de renseignements nouveaux concernant Cirier et Defontenay, d'un article sur Jacques Prévert et d'un exposé sur le « néo-français ». Enfin, la partie « Maths » ayant été reprise récemment dans Bords, les « chiffres » sont maintenant représentés par la littérature potentielle.



Préliminaires

ECRIT EN 1937

Les circonstances de la vie ne m'ont point spécialement désigné pour attacher ce grelot ; et cependant il faut bien qu'il tinte. Je l'accrocherai donc, sans que je voie pourquoi moi plutôt qu'un autre... Enfin, je sais, je sais... le principe d'individualité... Tout de même, pourquoi moi ? C'est comme si je me refusais à faire le pas, cette question. J'hésite, je tergiverse. Il y a des années que j'aurais dû écrire ceci. Il faut bien que je me décide. Pourquoi maintenant plutôt qu'avant ? Les événements récents n'y sont pour rien. Non, le fruit a mûri, bletté, pourri, voilà la graine qui s'envole...

Je pense que tout dut commencer avec des journaux comme *l'Épatant* avec leurs *Pieds Nickelés*. Et puis il s'est trouvé que j'ai lu très jeune Henri Monnier et Jehan Rictus. C'est par là que j'ai commencé à connaître le langage populaire. Si l'on s'écrie livresque ! livresque ! je n'y contredirai pas. Mais c'est comme ça. Je passe. Il me faut aussi constater que la manie que j'ai eue dès l'enfance

d'apprendre des langues étrangères (sans y parvenir) m'a sans doute fait considérer très tôt le français parlé comme un langage différent (très différent) du français écrit (ce qui, d'ailleurs, forme l'objet de ce factum).

Si je cherche à coordonner les éléments disparates qui ont pu finir par s'agencer en un principe directeur, je vois bien que c'est le problème linguistique, et linguistiquement posé, qui m'a tout d'abord passionné. Lorsque je me mis à étudier sérieusement l'anglais, la lecture d'un livre comme celui de Manchon sur le slang me mit de nouveau d'une façon pressante en face de cette question du langage parlé, ou plutôt du langage parlé écrit, car il s'agira ici très exactement du passage, pour une langue nouvelle (à savoir le français tel qu'il se parle actuellement), de la phase orale à la phase écrite. Mais l'ouvrage pour moi, du moins sur ce sujet précis, magistral, fut *le Langage* de Vendryes. Particulièrement suggestives me paraissaient, et me paraissent encore, des considérations comme : « S'il n'y avait pas en français une tradition orthographique et que la langue fût recueillie et notée aujourd'hui comme on fait d'une langue de sauvages, la particule *ti* n'y serait pas séparée du verbe qui la précède. On écrirait en un seul mot *žemti, žemtipa* (« j'aime-ti, j'aime-ti pas »)... » (p. 203) ; ou : « Il ne faut donc pas s'étonner de rencontrer d'autres langues où, à l'inverse de l'indo-européen, la flexion se ferait au contraire par le devant. Le

français même nous en donne une certaine idée par son pluriel qui dans les mots commençant par une voyelle s'exprime au moyen d'une sifflante préfixée : *arbre*, *z-arbres* ; *homme*, *z-hommes* ; *œuf*, *z-œufs* ; *oie*, *z-oies*. La langue populaire présente un curieux exemple de l'extension du procédé dans le verbe *zyeuter* tiré du pluriel du mot *œil* » (p. 97) ; ou : « Appartiennent à la langue écrite des phrases comme : « Il faut venir vite », « Quant à moi, je n'ai pas le temps de penser à cette affaire », « Cette mère déteste cet enfant » ; mais dans la langue parlée, neuf fois sur dix, elles auraient une forme toute différente : « Venez, vite! » « Du temps, voyons! est-ce que j'en ai, moi, pour penser à cette affaire-là! », « Son enfant! Mais elle le déteste, cette mère! » (p. 172) ; ou : « [En chinook] pour dire : *l'homme a tué la femme avec un couteau*, la phrase sera du type : *lui elle cela avec* || *tuer homme femme couteau*... Tout ce qui précède le tiret que nous avons introduit dans la phrase ne comprend que les indications grammaticales, [« en quelque sorte un résumé algébrique de la pensée »], les morphèmes ; les sémantèmes [« les données concrètes »] sont donnés après. Ne nous étonnons pas trop d'une structure aussi singulière. Le français parlé connaît des tours qui sont très voisins de celui-là. On entend dire dans le peuple : *Elle n'y a encore pas* || *voyagé, ta cousine, en Afrique* ou *Il l'ati jamais* || *attrapé, le gendarme, son voleur?* » (pp. 102-103). Je m'excuse de la longueur de ces citations, mais ce sont

des phrases que j'ai remâchées, ruminées. Je ne ferai que signaler, maintenant, le chapitre sur la langue écrite et l'orthographe que je discuterai plus loin ; mais il y a encore ceci, que je ne ferai que développer et accommoder à ma manière, (je n'ai aucune prétention à l'originalité) : « L'écart entre la langue écrite et la langue parlée est de plus en plus grand. Ni la syntaxe, ni le vocabulaire ne sont les mêmes. Même la morphologie présente des différences : le passé simple, l'imparfait du subjonctif ne sont plus employés dans la langue parlée. Surtout la différence des vocabulaires éclate à tous les yeux. Nous écrivons une langue morte... On peut prévoir qu'il en sera [du] français littéraire comme du latin ; il se conservera à l'état de langue morte, avec ses règles et son vocabulaire fixés une fois pour toutes. La langue vivante se développera indépendamment de lui, comme ont fait les langues romanes. Tout au plus servira-t-il de réservoir pour alimenter le vocabulaire du parler vivant... Il y aura un français littéraire qui s'opposera au français vulgaire... Si l'on réalisait chez nous une réforme complète de l'orthographe, la différence de ces deux français éclaterait à tous les yeux » (pp. 325-328).

Non, je n'aurai rien d'autre à dire, quant à l'essentiel. Cependant, je continue ma petite histoire. Je ne ferai que proposer... inviter... insister. Enfin, on verra. Je continue donc mon histoire.

Naturellement, le service militaire me sertit

d'école, et je fis mes classes — de français populaire, d'argot et de parigot, dialectes dont je n'avais alors qu'une connaissance rudimentaire. Je pus m'en rendre compte, le deuxième soir après le départ de la maison paternelle, sur le bateau qui nous menait en Algérie, dans la petite cabine d'un mécanicien qui nous l'avait louée, lorsque mon camarade me demanda : « Est-ce que tu enlèves tes pompes ? » et que je ne compris pas.

Les années suivantes me détournèrent de ce genre de préoccupations, toujours restées incidentes, occasionnelles, décousues. Je fus entraîné vers des questions d'un ordre assez différent que j'abandonnai au bout de quelque temps pour d'autres encore plus éloignées. Je ne crois pas avoir alors souvent pensé à cette divergence croissante entre les deux français ; cependant je retrouve dans mes papiers, deux chansons qui datent de cette époque et qui n'ont guère de rapports avec ce que je faisais en ce temps-là. Dans l'une il y avait des choses comme ceci :

*Yen a qui mégrice su la tère
 Du ventre du coccyx ou des genoux
 Yen a qui mégrice l'caractère
 Yen a qui mégrice padutou
 Oui mais
 Moi j'mégris du bout des doigts
 Tralalala Tralalala
 C'eskiya d'plu distinglé*

L'autre, qui raconte l'histoire d'un monsieur qui avait avalé une pendule, n'est notable que par le peu remarquable emploi de l'apostrophe pour remplacer l'*e* muet, usage courant dans la chanson populaire. On peut donc ici reconnaître l'influence du *Canard Enchaîné* et de Georgius.

Deux ou trois ans plus tard, je fis un voyage en Grèce. Sur le bateau, je me mis à étudier le grec moderne, à parler avec des Grecs de la lutte entre la catharevousa et la démotique, entre la langue qui s'efforce de ne différer que le moins possible du grec ancien et la langue réellement parlée. La question est d'ailleurs maintenant réglée : la démotique a triomphé. C'est alors que se cristallisèrent les éléments que j'ai énumérés ci-dessus et qu'il me devint évident que le français moderne devait enfin se dégager des *conventions* de l'écriture qui l'enserrent encore (conventions tant de style que d'orthographe et de vocabulaire) et qu'il s'envolerait, papillon, laissant derrière lui le cocon de soie filé par les grammairiens du *xvi^e* et les poètes du *xvii^e* siècle. Il me parut aussi que la première façon d'affirmer cette nouvelle langue serait non pas de romancer quelque événement populaire (car on pourrait se méprendre sur les intentions), mais bien, à l'exemple des hommes du *xvi^e* qui utilisèrent les langues modernes au lieu du latin pour traiter de théologie ou de philosophie, de rédiger en français parlé quelque dissertation philosophique ; et, comme j'avais

emporté avec moi le *Discours de la Méthode*, de le traduire dans ce français parlé. C'est avec cette idée en tête que je me mis à écrire « quelque chose » qui devint un roman devant plus tard s'intituler *le Chiendent* ; on y trouve beaucoup de photographies de langage populaire, mais quelques efforts dans le second sens, par exemple une sorte de transcription du *Parménide* (je ne l'ai pas relu, mais je crois me rappeler cela). En tout cas, *monsieur* s'y orthographie toujours *meussieu* (ce qui jette d'ailleurs un certain jour sur la question) et *i* remplace *il*, sans apostrophe, ce que je juge de la plus extrême importance, car l'apostrophe est encore une attache avec le passé, un souvenir que l'on doit abandonner aux linguistes et aux philologues.

Entre-temps avait paru le *Voyage au bout de la nuit* de Louis-Ferdinand Céline, le premier livre d'importance où pour la première fois le style oral marche à fond de train (et avec peu de goncourtise) de la première à la dernière page depuis : « Ça a débuté comme ça. Moi j'avais jamais rien dit. Rien. C'est Arthur Ganate qui m'a fait parler. » Jusqu'à : « Il appelait vers lui toutes les péniches du fleuve toutes, et la ville entière, et le ciel et la campagne et nous, tout qu'il emmenait, la Seine aussi, tout, qu'on n'en parle plus. » En passant par : « De fil en aiguille, même sur Napoléon on a trouvé des rigolades à se raconter. Parapine il la connaissait bien lui l'histoire à Napoléon. Ça l'avait passionné

autrefois qu'il m'apprit, en Pologne, quand il était encore au lycée. Il avait été bien élevé lui Parapine, pas comme moi. »

Ici, enfin, on a le français parlé moderne, tel qu'il est, tel qu'il existe. Ce n'est pas seulement une question de vocabulaire, mais aussi de syntaxe. Voilà le langage « vivant » dont Céline lui-même parle aux alentours de la page 218 de *Bagatelles pour un massacre*, et, ajoute-t-il, « rien n'est plus difficile que de diriger, dominer, transposer la langue parlée, le langage émotif, le seul sincère, le langage usuel, en langue écrite, de le fixer sans le tuer... » Et plus loin : « Rictus que l'on cite toujours n'y réussissait pas toujours, loin de là ! Force lui était de recourir aux élisions, abréviations, apostrophes... Tricheries ! Le maître du genre c'est Villon, sans conteste. »

Rictus n'y réussissait pas toujours, peut-être, mais Céline lui-même n'y réussit peut-être pas toujours, non plus, surtout depuis qu'il a contracté la manie des points de suspension, ce qui lui donne parfois un air un peu asthmateux. Quant aux « élisions, abréviations, apostrophes », s'il en parle comme de tricheries, c'est en tant que prosateur, et non comme poète. Lorsqu'en effet, on est « sorti » du vers libre pour retourner au rythme, et aux rythmes, c'est alors que, si l'on n'a point l'oreille bouchée et si l'on pense — ce qui me semble indiscutable — que la poésie est faite au moins pour être récitée, on prend conscience de l'aberration de

l'e muet par exemple et de quelques autres nécessités vivantes, telles que la réduction de l'hiatus par le z ou le t.

Pour passer du français écrit ancien, né à la Renaissance, fixé au xvii^e siècle et légèrement rénové par les Romantiques, pour passer de ce langage, qui ne fait que se survivre, à un français moderne *écrit*, au *troisième* français, correspondant à la langue réellement parlée, il faut opérer une triple réforme, ou révolution : l'une concerne le vocabulaire, la seconde la syntaxe, la troisième l'orthographe.

Sur le premier point il y a peu de choses à dire. Le danger à éviter est l'argot, l'argot trop fugitif et trop périssable, mais source assez riche et denrée assez savoureuse. Et que l'on comprenne bien qu'il ne s'agit pas de remplacer le français par l'argot, qui n'est point une langue, mais un vocabulaire en transformation. La francisation des termes étrangers, la place plus ou moins grande à faire aux néologismes, aux fantaisies et inventions personnelles ne sont que des questions secondaires qui se résoudreont d'elles-mêmes. Sur le second point, la réforme ou révolution est faite. Voyez Céline. Il suffit d'oser de nouveau. Comme le dit Céline lui-même, ce n'est pas si facile. « Essayez ! » Et naturellement si l'on réussit ça ne fera pas de vous un grand écrivain ; il faut encore mieux que « réussir ». En tout cas, il faut enfin dégager le français nouveau de sa cangue ancienne, de sa gangue passée ;

idées

 littérature

 idées actuelles

 philosophie

 arts

 sciences

 chroniques

 sciences humaines

raymond queneau: bâtons, chiffres et lettres

Le néo-français, l'art du roman, les pictogrammes sont les principaux sujets autour desquels sont groupés les articles et essais réunis dans ce volume ; le plus ancien remonte à 1928, le plus récent (1964) expose l'état actuel de la littérature potentielle.

photographisme h. cohen



Extrait de la publication

ISBN 2-07-035070-3

A 35070



catégorie

3